

UNE PHILOSOPHIE QUI SE MOQUE DE LA PHILOSOPHE?

En observant que «la philosophie mise dans les livres a cessé d'interpeller les hommes», Merleau-Ponty pointe un paradoxe. Alors que l'essence de la réflexion philosophique est de s'interroger sur le sens de ce qui touche au plus vif chacun d'entre nous, les ouvrages philosophiques sont inaccessibles à tous ceux qui entendent seulement la langue commune. De ce qui pourrait nous aider à mieux vivre, quelques spécialistes seulement détiennent le code secret. «Se rappeler Socrate» est, pour Merleau-Ponty, le moyen pour retrouver «la fonction entière du philosophe», qui est d'éveiller ses frères humains à la réflexion lucide et agissante.

A cet éloge de la philosophie vivante, prononcé en 1953, l'émergence d'une philosophie non scolastique et non scolaire semble répondre une quarantaine d'années plus tard. Tandis que l'enseignement et la recherche philosophiques poursuivent leur démarche de spécialisation, jaillit, hors les murs des institutions académiques, un besoin de réfléchir ensemble sur le monde et sur la vie. Aux U.S.A., au Canada, en Amérique latine, ce besoin est pris en compte par quelques universitaires qui acceptent d'ouvrir, en marge de leurs cours spécialisés, des espaces de vulgarisation de la connaissance philosophique. En Europe, et plus particulièrement en France, ce même besoin réunit, dans les cafés des grandes villes, professionnels de la philosophie et gens de la cité.

Ici et là naît et se développe un nouveau métier, celui du philosophe non enseignant dont le rôle est d'accoucher ceux qui viennent le consulter des questions que leur pose leur existence dans sa mouvante complexité. Métier qui, en se cherchant, hésite entre la philosophie en quête de sagesse et la philosophie soucieuse de lucidité. Métier qui oscille entre la philosophie comme thérapie et la philosophie comme critique. Cette oscillation relève autant de la conception personnelle que le philosophe praticien se fait de la philosophie que de la double dimension inhérente à la philosophie elle-même, aspiration au bonheur et désir de compréhension. Par-delà les divergences d'école et de méthode, ce qui est d'ores et déjà inscrit dans l'ordre des faits, c'est la facturation d'honoraires en échange d'un nouveau service, appelé consultation philosophique.

Vulgarisation, échange sont les caractères du processus par lequel la philosophie devient proche du grand public. De ces traits qui excitent la curiosité, les media s'emparent pour alimenter leur foire aux sensations et aux



images. En résulte un nouveau marché du livre philosophique qui met à la portée de tous ce qui, il y a peu de temps, était encore réservé à une élite. Ainsi la philosophie connaît-elle aujourd'hui une «mise en livres» séduisante pour ceux qui, aimant la réflexion, n'ont ni les outils ni la patience de se frotter aux difficultés conceptuelles liées au travail de la pensée. Le digest et le brassage d'opinions côtoient les ouvrages spécialisés et les séminaires de pure érudition. Dans la crise généralisée des significations s'ajoute celle du sens de la philosophie.

Inattendue, cette évolution n'est pas inintelligible pour autant. À l'époque de la mondialisation, la philosophie apparaît comme une discipline bien plus adaptée que la psychologie pour exercer l'esprit à la vision globale. Dans le brouillage des repères traditionnels, l'intérêt que la philosophie porte aux fondements et aux valeurs semble porteur de nouveaux référents. Dans le contexte d'une communication hypermédiatisée et hypermédiatique, le débat que permet la philosophie offre la promesse d'un échange vivant. Au moment où les technologies du virtuel bouleversent notre rapport à la réalité, la reprise du questionnement fondamental fournit l'occasion d'un re-enracinement dans notre humaine condition. À l'instar de la psychanalyse qui avait quitté les chapelles pour soutenir la libération des femmes et du sexe, la philosophie se montre sur la place publique pour accompagner la construction d'une humanité planétaire.

Mais est-ce la philosophie ou bien son simulacre qui se meut en dehors des lieux conventionnels? Une philosophie qui sollicite les opinions des mortels ne contredit-elle pas son essence, qui est précisément de résister à l'opinion? En fréquentant l'écran et en s'adressant aux ombres, un philosophe n'abdique-t-il pas de sa mission, qui est d'arracher à la caverne des illusions? Un philosophe qui facture des honoraires en échange des services apportés à son client ne se dégrade-t-il pas en sophiste? Simplifiée, médiatisée, libéralisée, la philosophie est-elle autre chose qu'un nom donné à la nouvelle foire des vanités? Dépoussiérée, liftée, maquillée, la philosophie est-elle autre chose qu'une apparence de plus sur le marché du relooking?

Ces questions, et leur examen, demandent qu'on définisse ce que philosophie et philosopher veulent dire. Pour le faire, on est obligé de se situer aux frontières de la culture philosophique et de l'acte de philosopher. En nous invitant à retrouver Socrate, Merleau-Ponty nous encourage, non pas à accumuler des savoirs, mais à exercer notre pensée. Pourtant, lui-même écrit des livres dont la compréhension suppose une solide connaissance de la philosophie héritée. Tel est le paradoxe qu'à son insu Merleau Ponty nous porte à relever. Faire de la philosophie, c'est s'inscrire dans son histoire. Or peut-on s'y inscrire en écrivant dans la langue de tous les jours? L'évaluation de la philosophie buissonnière ne saurait être faite sans la connaissance des livres des philosophes. Or peut-on évaluer avec justice la philosophie buissonnière

quand on est situé de l'autre côté? Les réflexions qui suivent sont à prendre avec distance.

Si une philosophie est la création d'une théorie qui éclaire de façon originale la relation de l'homme à ce qui est, au sens fort du verbe être, est-il possible d'appeler philosophie de ce qui aujourd'hui se dit et s'écrit? Si philosopher, c'est obéir à l'exigence sévère de cerner l'essence de tout ce que l'on souhaite étudier, peut-on confondre le choc des avis spontanément exprimés avec l'acte de dialoguer constitutif de la pensée? Philosopher, n'est-ce pas exercer son discernement en usant du point de vue d'autrui comme d'un ressort, pour rebondir, pour aller plus loin en remettant en question ce que l'on tenait pour certain? Philosopher n'est-ce pas aussi, une fois que l'on a progressé en clarté, sortir de l'indifférence comme du préjugé en s'engageant à contribuer à ce que le monde soit un peu moins mauvais qu'il n'est?

Jugé à l'aune des grandes philosophies et de l'exigence socratique de lucidité préoccupée de justice, le phénomène qu'aujourd'hui on nomme renouveau de la philosophie semble plutôt participer à «la montée de l'insignifiance» que stigmatisait Castoriadis.

Et pourtant. Quelque chose de neuf se trouve exprimé à travers ce besoin balbutiant. La protestation, insuffisamment consciente d'elle-même, contre le tout économique et le tout médiatique. Le désir, encore embourbé, d'interrompre l'avalanche de l'information pour tenter l'escalade de la compréhension. L'aspiration, hésitante et trouble, à la relation concrète à l'autre et aux risques auxquels elle expose. La préférence, peut-être un choix naissant, pour la question et à la recherche sur la réponse et la recette. L'impression, peut-être une conviction en herbe, que les jeux ne sont pas faits et que construire le changement c'est commencer à le penser. Et si, dans le tourbillon des futilités grisantes et des banalités désolantes l'insoumission au principe de l'efficacité économique était en train d'arriver?

Cheminant hors les murs, la philo errante et clignotante pourrait indiquer l'échec d'une école faussement démocratique, d'une université inutilement hermétique, d'une politique indifférente à la justice, d'un marché pris au désir hystérique de sa croissance indéfinie. Bavarde et souriante, la philo de la rue pourrait rappeler aux philosophes des bibliothèques que c'est le monde qui est «le grand livre», à lire à ciel ouvert en compagnie de ceux qui l'écrivent de moins en moins attentivement. À force de disséquer des sangsues en chambre, enseignants et chercheurs en philosophie n'abandonnent-ils pas la place publique au trafic des intérêts privés?

Quels que soient sa valeur et son avenir, la philosophie déviante pose à la philosophie normale la question de son propre sens. En ce passage critique de l'humanité d'une ère à une autre, la philosophie normale veut-elle nous aider à éclairer nos existences? La question du sens se confond avec celle de la responsabilité. Face à une société qui érige l'économie en valeur centrale et

suprême, la philosophie peut-elle, sans se trahir elle-même, étudier et enseigner comme si de rien n'était?

Un philosophe n'a-t-il pas à aller dans le monde et à s'y exposer? Un philosophe n'a-t-il pas à affirmer, contre le réalisme ordinaire qui prêche la répétition indéfinie du même, que le monde est ce que l'homme en fait? Un philosophe aujourd'hui n'a-t-il pas à dire et redire que «le monde commence, que personne ne peut savoir ce que la liberté peut faire, ni imaginer ce que seraient les mœurs et les rapports humains dans une civilisation qui ne serait plus hantée par la compétition et la nécessité»¹.

Eugénie VEGLÉRIS
(Strasbourg)

1. Maurice MERLEAU - PONTY, *Éloge de la philosophie*, Paris, Éd. Gallimard, 1953.

